

APRES LA LECTURE

Un nouvel auteur traduit en France a quelque chose d'une comète imprévisible traversant la nuit étoilée des librairies. Parfois, ces vagabonds célestes se désagrègent en entrant dans l'atmosphère terrestre, après un éclat éphémère, ou poursuivent leur course selon les caprices de la gravitation universelle. Ce livre d'Horacio Cavallo fait irruption avec une trajectoire originale, il attire la curiosité des lecteurs et invite à la plaisante tâche de le scruter avec un télescope sensible. C'est cette opération optique de mise au point et de rapprochement progressif, afin de découvrir sa nature étrange, que nous appelons la lecture de découverte.

Les récits réunis ici ont été écrits en espagnol, Antoine Barral en a fait une traduction créative et précise. Les faits évoqués se déroulent dans le sud de l'Amérique latine, et pour être précis, dans les contextes littéraires d'Horacio Quiroga, Ida Vitale, Juan Carlos Onetti, et Felisberto Hernández. Jusqu'il y a peu, Horacio Cavallo était un jeune écrivain, à présent, c'est un créateur en pleine maturité qui domine le savoir-faire du métier. Il y a quelques années il était en proie aux tentations du jeune poète, avec une certaine fascination pour l'Extrême-Orient, la tradition japonaise de concision des signes, les cycles saisonniers des cerisiers fleuris, les années qui s'accumulent inexorablement dans le corps humain, comme dans certains films d'Akira Kurosawa. Peut-être cet intérêt pour les cycles, pour le mouvement incessant de déclin et renaissance, vient-il du fait d'être né à Montevideo un 31 décembre 1977. En ces années du siècle dernier, l'attendaient une enfance dans un Uruguay soumis à une dictature et une bande sonore stimulante, aux échos d'Iron Maiden, Talking Heads, Scorpions et les ballades *Roxanne* et *Hotel California*. Horacio Cavallo est passé par cette chronique sociale du retour à la démocratie jusqu'à l'âge de huit ans, par les riffs des Gibson SG ouvrant l'autoroute vers l'enfer, et par l'écriture poétique pleine de passion juvénile du trouvère amoureux, par la littérature pour enfants, les romans et les recueils de contes.

Je me souviens qu'à ma première lecture des contes de Cavallo, je fus impressionné par son écriture enracinée dans la réalité et l'ombre d'une inquiétante étrangeté. Avec une efficacité surprenante pour décrire une zone qui balance, comme les marées bretonnes, entre les trames de dangereuses relations urbaines et les marges piégées du monde rural. Une obsession pour la comédie humaine enfantine, l'exploration de la synergie de passions tristes ou amoureuses, l'érotisme naissant, et la fascination précoce du Mal d'aurore. Sans s'éloigner des atmosphères d'époque, le narrateur analyse la trouble épaisseur psychologique de ses personnages, reconnaît les fidélités et montre les trahisons, générosités et déchéances. Le lecteur se souvient sans doute, il n'y a pas si longtemps, d'exils nordiques et de douleurs familiales, plus insupportables pour continuer à vivre que les cicatrices d'une histoire en uniforme kaki. Il connaît l'émerveillement de la neige hivernale pour qui vient du Rio de la Plata, son goût, une trace de sang sur la blancheur immaculée, le bruit quand elle tombe sur les cloches dans la tourmente, qui évoque la dissonance d'un poème, quand il accepte qu'il ne soit de plus grande douleur que de se souvenir des temps heureux dans la misère. Le lecteur a entendu le silence de la sieste suffocante dans les villages de l'intérieur du pays et l'arrivée de musiciens de passage. L'un d'eux, aveugle, évocation lointaine de Sonny Boy Williamson avec son instrument, poursuit les oiseaux et la mer. Il rencontre un frère et une sœur, deux êtres maléfiques, envieux de son harmonica et qui, pour l'avoir, masquent le piège d'une fourmilière.

Cavallo construit sa poétique avec ce qu'il a sous la main. Les cendres du père peuvent être la matière pour retrouver le temps perdu de l'enfance, et ses textes insistent sur l'impératif du retour de l'enfance, quand tout était croquis à main levée et que la vie était encore à écrire. Ce cycle révèle les circonstances de scènes fondatrices pleines de fureur, de bruit et de sexualité. Les premières horreurs vécues, oubliées quand bifurquent les sentiers de la vie, la persistance de ce qu'on ne peut se sortir de la tête, même en dormant, et l'acceptation d'un lourd prix à payer au moment de l'anagnorisis.

Une fois de plus, il faut laisser parler le vent et le courant du fleuve fera le reste. Dans ce retour vers le passé interagissent la mélancolie adulte et les spasmes de l'enfance, c'est le labyrinthe en spirale de la psychanalyse qui éclaire des épisodes décisifs du jeu de la vie. L'enfance est souvenir, mais aussi action ; dans le dernier récit de l'anthologie, on sent la présence d'un grand-père cancéreux bientôt promis à la terre ou aux flammes annonciatrices d'un four crématoire. Ses petits-enfants inventifs, avec d'autres amis, ourdissent un plan secret, inspirés en cela par les livres d'aventures de la collection juvénile Robin Hood.

Les enfants de Cavallo sont les proches cousins de la fratrie d'Horacio Quiroga, ou des amis forestiers de *Soldats de Salamine*. À l'heure de la sieste, tout est propice à la réalisation de projets au goût de sel, de ceux qui forcent le cours des choses ; pour concrétiser le passage à l'acte collectif du naufrage et de l'euthanasie, qui implique un pacte de silence pour le reste de leur vie.

Pour finir, je reviendrai sur le conte intitulé « Le double cœur de Juan Urbina » peut-être pour que l'histoire touche les tréfonds des royaumes de l'inframonde littéraire : enfer de l'inspiration fuyante, purgatoire de l'attente du vers parfait ou de la reconnaissance, ce paradis toujours trop étroit, car nombreux sont les appelés et rares les élus. Tous ces êtres bizarres sont des personnages pathétiques et attachants, rois et mendiants du théâtre poétique, ils partagent le destin du troubadour Sordel ressuscité dans la *La Divine Comédie* et dans *Nocturne du Chili* de Roberto Bolaño. Ils sont des ménestrels qui font des photocopies d'autres aèdes indigents, tombent amoureux comme des bardes des fiancées d'autres bardes, survivent comme des devins picaresques défiant la mort, réinventent la solitude et le dénuement radical prêché par Rilke. C'est un récit qui a le souffle d'un roman, évoquant les spectres de poètes morts que tissent un argument inoubliable.

Cavallo reprend avec talent la difficile question de l'*ubi sunt* en proposant sa propre réponse : « Maintenant, oui, tout ça est écrit, c'est ainsi que j'aime fixer les choses pour mieux les comprendre ».

Juan Carlos Mondragón.